

Prendre soin, prendre pouvoir :

TRACT DE RECHERCHE

prix conseillé

4€



design en cuisine & empowerment

un texte de saul pandelakis

troisième tirage à 70 exemplaires

pourquoi ce tract ?

Ce texte a été écrit en 2018, à l'origine pour un numéro de la revue *Temps Modernes* consacré aux pouvoirs du design. Dans cet écrit, je tâche de montrer comment la cuisine est un lieu d'empouvoirement **féministe et transféministe**, par le **prisme du design**.

La recherche n'étant pas séparée de la vie, elle en suit les remous : lorsque Claude Lanzmann est malheureusement décédé en 2018, la publication de la revue s'est arrêtée, et cet article s'est retrouvé suspendu.

Il a été proposé à d'autres revues ; il a donné l'idée d'un livre, dont le projet n'a pas été financé, quoique soutenu par son éditeur. Il semblerait aussi que ses pages aient tourné, même si je ne sais pas bien comment. Le temps a passé, et le projet manqué du livre s'est maintenu, puisque cet article recouvre en réalité une recherche bien plus large, destinée à devenir un « gros volume », une somme. **Mais que faire alors de cet écrit ?**

écrit
en 2018,
auto-publié au
printemps
2021

republié en
février 2022

UAG

En 2017, Irène Dunyach et moi avons décidé d'**auto-publier** les actes de notre journée d'études CinéDesign (autour du cinéma et du design), c'est-à-dire que nous avons été éditrices de la forme graphique autant que du contenu. Nous avons aussi illustré nous-mêmes cet ouvrage pour contourner les problèmes de droits liés aux photogrammes (ces images fixes extraites des films). Ce livre est toujours disponible sur la plateforme Blurb. Aujourd'hui, nous essayons de publier un second ouvrage, cette fois avec le soutien d'un éditeur. Mais la « **publication buissonnière** », défendue dans le premier livre *CinéDesign* m'intéresse toujours autant.

Il existe de nombreuses chercheuses et chercheurs qui trouvent aujourd'hui les moyens de contourner les longs délais de publication : *stories* sur Instagram, blogs, autopublications diverses, carnets Hypothèses... Pour ma part, il me semble que le **tract de recherche** est une forme qui peut se défendre à plus d'un titre. J'en ai fait l'expérience une première fois, à l'invitation du collectif **carbone paroles** pour l'exposition *Quoi Matière Signe* en 2017 ; le tract était alors une pièce exposée. Certes, ce choix m'engage pour l'heure sur fonds propres ; mais en pensant des exemplaires à bas-coût, ou à prix libre, il peut permettre l'auto-publication, donc la **rapidité** de circulation des idées, une **sérendipité** de la diffusion (plutôt que le surplace dans les milieux universitaires), un **partage** et une **réappropriation** faciles, et l'investissement d'un **temps long** (puisque l'objet peut faire surface bien après sa publication, ce qui n'est pas toujours dit d'un ouvrage universitaire). Et bien sûr, ce type de support / format autorise une plus grande liberté dans l'**exploration graphique**.

Un tract de recherche a vocation à essaimer un peu partout : laissé sur une table de café, abandonné dans une salle d'attente, glissé en secret entre deux ouvrages de bibliothèque. Il peut aussi sortir de la poche des chercheuses à tout moment : « *tiens, j'ai écrit ça, si ça te parle...* ».

J'ai fait le choix d'éditer ce texte à la marge : il est déjà un peu daté, et mes écrits actuels (ceux destinés à paraître dans la fameuse « somme ») reprennent et étoffent toutes ces réflexions. Mais il est aussi intéressant dans cette dimension datée : c'est un **texte rescapé**, qui était voué à l'oubli, et que le tract de recherche me permet, finalement, de faire circuler. Il témoigne de son époque : un temps difficile dans ma propre vie, au début du mandat Trump, après le mouvement de lutte à la fac du Mirail contre la fusion, avant la mort de George Floyd, avant le COVID...

sur instagram | @saulpandelakis
saulpandelakis.com

citer le tract :

PANDELAKIS, Saul. 2021. « Prendre soin, prendre pouvoir : design en cuisine & empowerment », tract de recherche auto-publié, [en ligne], <http://saulpandelakis.com/publications>

<http://www.cinema-design.fr/blog/les-actes-de-cinedesign-1>

fontes : Bulmer, Luminari, (D)+2m
& Skia.

*

1

T

...Avant le design, la politique : comment Trump a fait essaimer le self-care

Le 9 novembre 2016, depuis la France, j'ai appris à rebours que Donald Trump était élu à la présidence des États-Unis d'Amérique. L'accès de Trump à une fonction vue comme suprême, à une position de *pleins pouvoirs*, semblait s'émietter dans les millions de corps, qui faisaient l'expérience, en miroir, de leur *impouvoir*. À la question : « **Que peut-on faire face à l'accès d'un clown à la fonction de président ?** », la réponse semblait être : rien. Beaucoup d'encre a ensuite coulé au sujet de cette élection. Certain.e.s écrivaient pour brandir l'étendard de l'*impeachment*, d'autres documentaient les balades forestières de son opposante vaincue, Hillary Clinton (Wanshel, 2016), tandis que d'autres, enfin, écrivaient pour faire vœu de silence et annoncer leur retrait des espaces de parole, le temps de récupérer un peu.

Rétrospectivement, une ligne particulière retient aujourd'hui mon attention : elle rassemble des discours qui n'appellent pas à prendre les armes ou manifester ; pas à *occuper* mais à *s'occuper de soi* (Attiah 2016 ; Dreyfuss 2017 ; Ward 2017) dans le contexte d'un « stress post-électoral »¹ (Dreyfuss 2017). Ce terme de « *self-care* » n'est pas nouveau et peut renvoyer à des pratiques multiples visant à soigner, apaiser, réparer le corps et l'esprit face à la maladie chronique, l'épuisement ou des situations de trauma. Michel Foucault l'évoque déjà dans *Histoire de la sexualité III*, en remontant le fil de cet *ethos* jusqu'à Platon (Foucault 1994[1984] ; Kisner 2017). Plus spécifiquement, la notion émergente d'un *self-care propre à l'ère Trump* a fait symboliquement basculer des actes individuels en gestes potents (Ward 2017), surtout pour les personnes

minorisées fragilisées par l'accès de Trump à la présidence (personnes non blanches et personnes trans* en particulier).

La réponse à la question « Que peut-on... » mérite donc d'être réinvestie en *considérant* (Macé 2017) des pratiques a priori hors-champ par rapport à l'action politique. Des actes et pratiques de soin, souvent codés comme féminins, consistant à prendre soin de sa peau (Tolentino 2017), se masser ou tirer le tarot se sont ainsi trouvées réinvesties, non sans susciter un retour de bâton immédiat pointant la dimension privilégiée de cet activisme d'institut de beauté, ou critiquant la récupération du « *care* » par le capitalisme. Ce *backlash*², antérieur à l'élection de Trump mais plus prégnant dans ce contexte, avait déjà été critiqué pour son invalidation trop rapide d'actes de soin, qui, loin de n'être qu'un espace de bien-être pour les privilégié.e.s, peut en fait constituer une stratégie de survie cruciale pour les minorisé.e.s (Piepzn-Samarasinha, 2012), déjà affirmée dans les années 1980 par Audre Lorde, souvent citée pour son affirmation du *self-care* comme « *acte de lutte politique* »³ (1988). Cette somme hétérogène d'actes de soin permettrait ainsi de reprendre le pouvoir sur une situation politique qui accentue la minorisation des personnes déjà concernées par les préjudices économiques, de race, de genre, de validité, etc. On pourrait ainsi parler de *self-care* comme d'une pratique d'*empowerment*. **Prendre soin, pour reprendre le pouvoir.**

L'enjeu de cet écrit consiste à évaluer le potentiel de pratiques (le *self-care*) pour des formes d'autonomisation politiques comprises au prisme d'un concept (*l'empowerment*). Mon questionnement s'effectuera dans le périmètre d'un champ critique et pratique, celui de la discipline du design. Pour autant, les pratiques que j'investirai par l'analyse et l'étude de cas

² Le terme « *backlash* » signifie en anglais « retour de bâton » ; il est souvent employé pour désigner le mouvement conservateur, viriliste et anti-féministe et les manifestations culturelles qui ont suivi les avancées amenées par le féminisme de la seconde vague. Le terme a largement été popularisé par l'ouvrage de Susan Faludi *Backlash: The Undeclared War Against American Women*, publié en 1991.

³ La citation la plus connue se présente ainsi sous sa forme complète : « M'occuper de moi, ce n'est pas de la complaisance, c'est de la préservation, et cela est un acte de lutte politique » (« *Caring for myself is not self-indulgence, it is self-preservation, and that is an act of political warfare* », ma traduction).

d'exemples précis n'en relèveront pas nécessairement : plutôt, je m'attacherai à relever des approches, manières de faire et méthodologies qui peuvent nourrir les processus de projet en design, tout en étant externe à son périmètre habituel. Je tâcherai premièrement d'explicitier les multiples compréhensions du **concept d'empowerment**, pour comprendre sa relation aux pratiques de soin (*care*) et plus spécifiquement au *self-care*. Je m'appuierai pour ce faire sur le travail linguistique et sociologique des chercheuses Marie-Hélène Bacqué et Carole Biewener. Puis, j'articulerai cette notion aux pratiques de design en utilisant un ensemble de cas pratiques réunis par leur inscription spatiale dans la pièce de la cuisine, un lieu de tensions entre action politique et souci de soi.

Resituer la pensée du self-care

Entre invalidation et consécration, le *self-care* semble pris dans un jeu de représentations assez binaires qui le critiquent comme stratégie d'évitement ou le consacrent comme terrain de lutte. Comprendre les enjeux du terme et des pratiques qu'il recouvre implique de revenir à cette notion centrale de « *care* », en rappelant qu'elle a connu une certaine fortune critique ces dernières années, dans le contexte du vieillissement de la population occidentale et du développement associé des services à la personne, notamment en France. Le « *care* » est souvent compris conceptuellement à partir des écrits fondateurs de Joan Tronto, professeure en sciences politiques, qui explicite la nécessité d'intégrer la sollicitude aux comportements humains (1993). Comme « *empowerment* », le terme de *care* se traduit lui aussi imparfaitement (par le mot français « soin ») et désigne un ensemble vaste de pratiques de traitement médical, d'attention et de travail émotionnel⁴ avec ou sans contrepartie financière. Une double repolitisation du terme de *care* me semble nécessaire pour situer tous les enjeux du terme et des pratiques que celui-ci recouvre. La première est conceptuelle, et implique de relire J. Tronto pour saisir les angles morts d'une pensée trop optimiste. Nasima Moujoud & Jules Falquet (2010) rappellent ainsi avec Evelyn Nakano Glenn (2010) la dimension racisée de la prise en charge des activités de soin. La théoricienne identifie en effet un continuum dans la prise en charge du *care* aux États-Unis, de l'esclavage des Noirs.e.s à l'emploi domestique contemporain. Par ailleurs, N. Moujoud et J. Falquet rappel-

⁴ J'emploie ici un concept dont l'usage est plus courant dans le monde anglophone, celui d'« *emotional labor* ».

lent avec Paola Tabet l'existence de services invisibilisés, tel « *l'échange économique-sexuel* » (Tabet 2012), traditionnellement exclu des spectres d'analyse. Une telle définition critique du *care*, en incluant ses potentielles dimensions d'exclusion, de minorisation et d'aliénation temporise la dimension apparemment positive amenée par le terme de « *self* ». En effet, ce n'est pas parce que l'on prend soin de soi que les formes de *care* ainsi produites sont déconnectées du champ social. « Se faire du bien » est toujours un acte politique, puisqu'il implique de choisir les moyens du *care*, comme je l'exposerai ci-après.

Amener la pensée du *care* sur le terrain du design nous amène également à en situer plus finement les enjeux sociaux et culturels. En effet, la discipline du design permet de projeter l'ambition du *care* (soigner, prendre soin) dans un espace de gestes et d'*habitus* existants ou encore à composer. Il permet de penser une somme de gestes nécessaires au soin dans un cadre pragmatique impliquant que « **prendre soin** » est le résultat d'un processus de production, réalisé par des corps qui s'articulent à des dispositifs (espaces, objets, images).

Domesticité et soin : des actes de care politiques

La sphère domestique, en raison de son association historique aux femmes, semble en effet particulièrement poreuse aux pratiques de soin. C'est la cuisine occidentale, pièce de l'habitat souvent associée à la figure de la femme au foyer qui retiendra mon attention. Ce lieu privé, qui accueille tâches culinaires et ménagères peu valorisées par l'économie capitaliste constitue en effet un réservoir de puissances inattendues. Le questionnement que je mènerai ici s'inscrit ainsi dans un projet de recherche plus large, qui travaille les conditions de possibilité d'un design *queer*, *queered* ou « *queerisé* »⁵ apte à créer des brèches dans des espaces normés ou normatifs. À cet égard, mon travail actuel consiste à prendre acte de la cuisine comme lieu historique de l'oppression des personnes assignées femmes, et à mettre en friction cette réalité et sa mise en cliché (dans la figure de la « boniche », par exemple) avec le potentiel émancipateur de cet espace et des pratiques que celui-ci accueille par dessein (donc par le design)

⁵ J'ai amorcé en 2016 un ensemble de recherches reposant sur une cartographie de pratiques et concepts issus de la théorie *queer* et des mouvements militants LGBTQI+ dans le cadre d'un cours magistral destiné à des étudiant.e.s de Licence III de l'Université Toulouse – Jean Jaurès : <http://saulpandelakis.com/queer/>

ou appropriation. Cet écrit amorcera la réflexion à partir d'un périmètre resserré, celui des actes de *self-care* à la cuisine, à travers des images de la culture populaire et des projets de design. Mon objectif est de cartographier un réseau de pratiques qui ensemble constituent l'ébauche d'un dictionnaire critique et tactique de gestes en cuisine. Cette intention relève d'un geste de déplacement – un déplacement au centre de ma réflexion de pratiques et d'espaces marginaux, comme la cuisine, cœur de la vie domestique. J'utilise le terme de « cartographie » à dessein, puisque ses moyens graphiques et didactiques recourent mes outils de designer graphique, et ont déjà été éprouvés dans une dimension théorique et métaphorique par Giuliana Bruno qui envisage la femme au foyer comme une « voyageuse »⁶ (Bruno 2002, 86) loin des schémas binaires qui en relèvent la fixité dans le contexte domestique.

Un rapide exemple concret me permettra ici de suggérer comment j'entrevois la connexion entre la notion politique d'*empowerment*, le *self-care* et le design. Parmi les habitudes quotidiennes, en voici une citée sans relâche par les contenus se revendiquant du *soin de soi* : la prise d'une tasse de thé⁷. Acte millénaire, le fait de boire du thé (*to have a cuppa*, dans une dénomination familière étasunienne) peut constituer un acte de soin : une manière de se soigner par les herbes, de marquer une pause, ou tout simplement de se réchauffer. On semble bien loin du militantisme ; pourtant, si ce thé soigne, rassemble ou tout simplement conforte une personne minorisée qui en a besoin, ne constitue-t-il pas le début d'une action ? Si cet acte est trop ténu pour former une reprise de pouvoir, peut-être constitue-t-il au moins un rempart contre la *déprise* ? Le questionnement ne saurait s'arrêter à cette possible revalorisation : si la ligne de force ainsi creusée permet de prendre le pouvoir, aux dépens de qui cette force nouvelle est-elle exercée ? Tout usage de cette tasse de thé – païen, banal, cérémonial – et même tout travail de re-design de ce geste doit prendre acte de la dimension coloniale du commerce du thé ; des actes d'appropriation culturelle réguliers exercés par le biais de la consommation de ce produit⁸ ; et enfin, des conditions de

⁶ En français dans le texte.

⁷ Sur les multiples blogs et comptes Instagram dédiés au *self-care*, la prise d'une tasse de thé joue aussi comme support de discours métaphoriques servant à désigner un état émotionnel ; on en trouve des échos en français avec l'expression courante « la coupe est pleine » désignant un épuisement émotionnel ; de manière intéressante, l'expression anglophone « *to fill your cup* » renvoie à l'inverse à des actes de ressourcement.

⁸ Zahir Janmohamed commente dans l'épisode 25 du podcast *Racist Sandwich* (2017) le succès commercial du *chai*, parfois bien mal-nommé *thé chai* (« *chai tea* ») aux États-Unis et plus largement en Occident. Soucieux des questions d'appropriation culturelle, Z. Janmohamed critique ailleurs la socié-

culture, récolte et commercialisation dans des zones du globe spécifiques, exotisées par le marketing occidental qui prolonge l'exploitation des terres et des personnes dans le contexte du capitalisme mondial. Il ne s'agit donc pas de savoir si le *self-care* empouvoire ou non, mais plutôt quelles lignes de pouvoir il active, de part et d'autres du spectre des usages : qui reçoit l'acte ? Qui le rend possible ? Qui en subit les dommages collatéraux ?

D'empowerment en empouvoirement, éléments de définition

Le terme d'*empowerment* possède une histoire complexe qui a nourri des définitions contradictoires. Celles-ci sont décortiquées par Marie-Hélène Bacqué et Carole Biewener dans leur étude approfondie de son usage et inscription culturelle (2013), sur laquelle je me fonderai principalement ici. Les chercheuses utilisent une approche diachronique⁹ pour retenir trois acceptions distinctes : la première issue du travail social et des luttes pour les droits civiques aux États-Unis, la seconde relevant d'une migration du terme dans le vocabulaire des organisations non gouvernementales, et enfin un usage relevant de l'appropriation, voire du rapt, dans les discours sociaux-libéraux et néo-libéraux (31-32 ; 172-73). Le terme existe donc sur un très large spectre, ce qui rend difficile une définition de synthèse. Toutefois, par-delà ses acceptions différentes, la spécificité du terme concerne sa temporalité. On peut bien sûr être déjà « empouvoiré » (« *to be empowered* ») et faire l'expérience d'une autonomie, d'agentivité. Bacqué et Biewener insistent toutefois à raison sur la dimension processuelle du terme *empowerment*, qui renvoie moins au pouvoir saisi qu'aux conditions de production d'une prise de pouvoir (17). Ainsi, si le terme « *empowerment* » suggère une ligne de démarcation entre ceux qui peuvent et ceux qui ne peuvent pas, entre dominant.e.s et dominé.e.s, il ouvre aussi tout un entre-deux permettant de considérer que la relation que les individus entretiennent avec le pouvoir n'est jamais fixe, et toujours soumise à un contexte précis. Autrement dit, la nature « plastique » (242) du terme *empowerment*

té Bhakti Chai pour l'orientalisme de son packaging (Firkser 2018).

⁹ On parle d'étude diachronique pour désigner un travail d'analyse portant sur l'évolution d'un fait de langue ; ceci selon la définition du CNRTL, <http://www.cnrtl.fr/definition/diachronique>

dans ses usages recoupe la réalité volatile de la prise de pouvoir. Dans un contexte militant, donc pratique, la ligne de partage se fait ainsi trajectoire en tant qu'elle désigne la capacité des minorisé.e.s à parler depuis leur condition, et ainsi à gagner voix, espace, agentivité. Sur la base de ces observations linguistiques, le travail de Bacqué & Biewener permet de resituer historiquement la cristallisation du terme dans un contexte de luttes sociales et politiques, notamment féministes, de considérer la définition sociale-libérale comme une requalification ultérieure de premiers usages, et de localiser enfin la définition néo-libérale comme une forme plus tardive, accaparée et dévoyée. Je privilégierai donc ici une définition positionnée en mettant en relief la première définition des autrices, qui relie l'*empowerment* à un paradigme permettant aux personnes minorisées « d'acquiescer des capacités d'action, un pouvoir d'agir à la fois personnel et collectif tout en s'inscrivant dans une perspective de changement social » (19).

La nature anglophone du terme doit également nous arrêter. Si la première partie de l'ouvrage de Bacqué & Biewener se concentre sur l'usage du terme aux États-Unis et en Inde, notamment par des groupes féministes, les chapitres finaux tâchent de considérer le devenir du terme en France et de comprendre son apparente intraductibilité autant que son adoption tardive (217-33). Les autrices démontrent que les actions militantes en France, notamment dans le domaine de l'éducation, ont pu relever de l'*empowerment* sans que le mot soit utilisé. Posant la « quasi-impossibilité de sa traduction » (17), elles relient le terme à un champ lexical plus vaste mais aussi imparfait, qui inclut la « capacitation », et le « pouvoir d'agir », termes qui échouent à reproduire l'association du pouvoir et du processus d'accès à celui-ci dénotés par le terme originel. C'est cette dimension procédurale de la prise de pouvoir que le néologisme récent d'*empouvoirement* tâche de restituer. Si des articles en ligne signalent l'existence du terme, tel celui publié par la revue en ligne *MadmoiZelle* en 2016 (Bodoc), c'est pour mieux signifier le vide sémantique qui l'a précédé. Le travail de Bacqué & Biewener nous rend par ailleurs vigilant.e.s quant à deux effets de cette importation tardive. Premièrement, il convient de rappeler l'existence de projets de travailleur.se.s sociaux* en France dès les années 1960, développés sans ce concept d'*empowerment*, mais qui en constituent toutefois de possibles occurrences. Deuxièmement, la nature anglophone du terme ne doit pas invisibiliser des occurrences non étasuniennes relevant de la notion et de sa mise en pratique. Les autrices rappellent à cet égard l'importance des travaux de Lorraine Gutierrez, Sara Longwe ou Naila Kabeer

(féministes *latina*, zambienne ou anglaise bangladaise née en Inde, respectivement).

Empowerment, *self-care*, *backlash*, *queer*, *woke*¹⁰ : tous ces mots viennent eux aussi de la langue anglaise, et plus précisément des usages étasuniens. Si on observe une adoption croissante des anglicismes dans la langue française parlée, le fait que le vocabulaire militant féministe radical et/ou *queer* puise autant dans une onomastique anglophone ne doit pas nous laisser indifférent.e.s. À cet égard, tout questionnement sur une place politique du design en relation aux questions d'empouvoirement doit commencer par la mise en évidence de cette ambiguïté linguistique. Cependant, la migration du terme en France dans les années 1990-2000 est contemporaine de sa cooptation par les sphères du marketing et du management, dont témoigne la publication d'ouvrages comme *L'empowerment – Donner aux salariés le pouvoir d'initiative* (Liger & Rohou 2016) ou la multiplication du terme dans les discours qui entourent le management des entreprises (voir par exemple Fernandez Riou dans *Les Échos* en 2017). C'est un phénomène concomitant de l'usage militant qu'il est indispensable de garder en mémoire pour percevoir toutes les potentielles contradictions charriées par le concept.

La place paradoxale des designers (et du design) face au pouvoir

Parce qu'il permet de penser et produire les gestes et les lieux qui composent nos vies, le design devrait avoir tout à voir avec les tactiques d'*empowerment*, existantes ou à venir. Mais selon quelles modalités ? En effet, les liens du design avec le capitalisme néolibéral et l'effondrement environnemental amènent à poser régulièrement la question de sa responsabilité (Huyghe 2014a, 46) et de ses *impouvoirs* face aux crises mondiales.

¹⁰ Il faudrait même ajouter à ces termes celui de design, dont la migration dans la langue française est certes plus ancienne, et relève d'un double transfert linguistique, entre *dessin* et *dessein* (*disegno*).

*

3

T

Ainsi, avant de focaliser mon étude sur des cas pratiques, il me faut repérer quelques points de contact entre les deux concepts. Les deux termes d'*empowerment* et de design constituent sémantiquement et pratiquement des mots jumeaux concentrant tous deux des potentialités (donner le pouvoir, porter une intention), en même temps qu'ils prêtent un large flanc à leur récupération par les discours et pratiques néolibérales. En effet, si *empowerment* et design peuvent travailler de concert, le premier comme outil conceptuel tactique, l'autre comme champ d'intervention, ils apparaissent comme deux mots anglais particulièrement vulnérables au grand siphonage par la novlangue managériale et son *bullshit*¹¹. Il convient ici de rappeler à quel point nous sommes formés par le langage, « *par la somme des mots qui s'accumulent en nous* » (Wittig 2001, 21). L'usage conjoint, choisi des deux termes de design et d'*empowerment* ouvre des perspectives intéressantes dont il serait dommage de se départir sur la base d'un rejet de l'anglicisation de la langue. Ce rapprochement peut amener la possibilité d'une **pratique émancipatoire du design**, et donc à penser l'*empowerment* depuis le champ du design. Le design face à l'empouvoirement n'est donc pas nécessairement un design de l'empouvoirement.

J'envisage donc des pratiques de design qui *permettent* l'empouvoirement, au travers du périmètre plus réduit, à la fois inattendu et contemporain, des pratiques du *self-care*. Il ne s'agit pas de lister toutes les manières dont le design peut garantir cette émergence : la tâche semble en effet infinie, et destinée à rencontrer des formes peut-être légitimes, mais aussi assez attendues de design social, co-design et design collaboratif¹². Pour échapper à l'évidence d'une

II J'ai eu l'occasion d'interroger ces problèmes de langue en prenant part au printemps 2018 à la constitution du *Bullshidex* (en collaboration avec Lisa Basso, Jonathan Brouillon-Chevalier, Charlotte Dourrieu, Anthony Masure, Anna Pavie, Sabÿn Soulard notamment), un guide de la novlangue managériale appliquée aux réformes de l'ESR et à la gouvernance des universités françaises ; <https://ateliercreationcontestation.github.io/dico/#>
Ce projet fait écho à des initiatives antérieures, tels les ateliers de désintoxication de la langue menés par Franck Lepage.

12 En dépit de ses qualités, c'est peut-être la limite de l'ouvrage *Design, When Everybody Designs: An Introduction to Design for Social Innovation* d'Ezio Manzini (2015). La solution aux problèmes contemporains est souvent située dans l'approche locale, ou encore la création de réseaux de confiance. La dimension universaliste du « tout le monde » du titre est rarement questionnée, et

réponse motivée par l'inscription thématique du questionnement dans le *care*, je situe l'enjeu de l'*empowerment* comme une problématique *queer*¹³, s'inscrivant donc à la fois dans le champ de la *queer theory*, mais aussi dans le spectre du militantisme *queer* qui concerne et soutient les populations LGBTQIA+POC¹⁴. Je comprends donc principalement la possibilité d'un empouvoirement comme étant le terrain d'action des populations minorisées, et pas un dispositif global destiné à accroître le pouvoir ou l'agentivité là où ils existent déjà. Ce point constitue une seconde raison d'être conscient de l'origine anglophone du vocabulaire de l'émancipation, puisque la multiplication de mots étrangers peut contribuer à complexifier les discours, pour générer au bout du compte des difficultés à fédérer et réunir les personnes minorisé.e.s dans des contextes locaux, francophones notamment.

La relation complexe du design à l'industrie, la société de consommation et les pressions du marché maillent l'histoire de la discipline et de ses pratiques. Projeter des pratiques de *self-care* en cuisine par le design n'échappe pas à ce **circuit de la valeur**, et s'y trouve immédiatement projeté dès lors que le travail domestique a toujours constitué le soutien invisible de l'économie capitaliste (Jarrett 2017, 18-19). En effet, le travail domestique, principalement féminin, est souvent

Manzini n'aborde pas la question de populations minorisées ou discriminées qui pourraient du coup bénéficier dans une moindre mesure des projets de design évoqués. Par ailleurs, je vois fréquemment les étudiant.e.s employer les termes « collaboratif » ou « social » comme des éléments de solution plutôt que comme des champs dans lesquels toute la méthodologie reste à construire. Il me semble que le propos de Pierre-Damien Huyghe sur les « *nouveaux alliages* » du mot design (Huyghe 2014, 35) peut également nous amener à être vigilant.e sur l'usage de ces termes.

13 Signifiant à l'origine « bizarre » ou « étrange », le terme *queer* est utilisé en Angleterre à la fin du XIX^{ème} siècle pour désigner les hommes homosexuels de manière péjorative. Ce terme sera ensuite réapproprié par les intéressé.e.s pour revendiquer à rebours la fierté associée à l'identité gay, puis lesbienne. Au XX^{ème} siècle, le terme de « *queer* » prend en gros deux acceptions fondamentales : la première renvoie aux luttes pour leurs droits civiques des divers groupes militants gays et lesbiens dès les années 70, et *a fortiori* dans les années 90 où le terme *queer* constitue la base d'une repolitisation du mouvement, en rupture avec les branches intégrationnistes du militantisme gay. Par ailleurs, les années 90 marquent la migration du terme *queer* vers les sphères universitaires, notamment grâce au travail théorique de Teresa de Lauretis. La fortune critique du terme lui permet de désigner à la fois des catégories de personnes dites « *queer* » (en raison de leur genre, sexualité, racisation, validité, etc.) et d'envisager des formes plus générales de *queerisation*, c'est-à-dire de déviance tactique par rapport un cadre normatif.

14 Le sigle renvoyant aux minorités *queer*, parfois nommé « soupe alphabet » (« *alphabet soup* ») tant il ne cesse de multiplier les lettres pour renvoyer à des groupes auparavant minorisés est parfois critiqué pour son aspect illisible ou cryptique. Sam Bourcier choisit à raison de l'allonger encore pour lui associer l'acronyme POC (*People of Color*), les personnes racisées n'étant jamais rentrées selon lui dans la « soupe alphabétique » (2017, 51).



FIG. 1 | Carte « *Strength* » issue du *Delta Enduring Tarot*.

déconsidéré socialement, soit parce qu'il est effectué gratuitement par des femmes dites « au foyer », soit parce qu'il est délégué par les femmes actives (blanches majoritairement) à une main d'œuvre sous-payée, où les femmes racisées, pauvres et/ou *sans-papiers* sont sur-représentées (Anderson 2000 ; Ibos 2012). En d'autres termes, il ne s'agit pas d'investir la cuisine comme un espace vide où tout serait à faire, mais de prendre acte de la valeur qui s'y produit déjà selon une longue tradition où la qualité et l'importance du labeur est proportionnelle à sa non-reconnaissance et sa dévalorisation. Par ailleurs, inviter le concept d'*empowerment* dans ce champ doit donc nous amener à être sensibles à la capacité du terme, dans une acception néo-libérale, à mesurer la prise d'autonomie en fonction du décuplement de la valeur capitalisable par le système de l'économie de marché. Des projets de design empouvoirants permettraient donc d'investir la cuisine pour y ménager une production latérale, non « *futuriste* » (Nelson 2016, 94) de valeur.

Une telle hypothèse me conduit également à considérer ma propre position. Assigné femme à la naissance, socialement inscrit dans une classe sociale petite-bourgeoise de part mon accès au fonctionariat, il me serait possible de lire ma propre trajectoire trans-classe comme celle d'un arrachement réussi à l'espace de la cuisine. C'est globalement le récit qu'offre un féminisme blanc, bourgeois, aux femmes que ses discours autonomisent, en affirmant l'accès à l'emploi à une place de marché comme séparation d'une condition domestique minorisée antérieure (hooks 2017[1984], 87 ; 125). J'écris donc ces mots en m'ancrant dans ce paradoxe : je parle d'un espace que je vis comme un refuge et un espace libre, fait rendu possible par mon parcours universitaire

et mon intégration « réussie » dans un milieu professionnel. En somme, j'éprouve le potentiel créatif de la cuisine dans la mesure même où cet espace ne prend pas pour moi la forme d'un destin – ce qui en soi constitue un privilège. Aussi, le statut même de designer doit être questionné, dans la mesure où il impose socialement un pouvoir d'agir et de décider. Sans affirmer ici qu'il est, comme l'ironise Ettore Sottsass « *très méchant* » (2013[1973]), il convient de noter comment *le designer* (principalement visible comme figure blanche, masculine, de classe moyenne ou supérieure¹⁵) peut associer de multiples privilèges sociaux à un statut d'estime lui donnant toute latitude dans des entreprises de planification faisant fi des usager.e.s. Associé à mon statut d'universitaire, ce statut de designer et chercheur en design peut facilement faire le lit d'une attitude planificatrice, en déconnexion d'avec les usager.e.s effectif* du lieu.

Tracer les contours d'un pouvoir du self-care, en cuisine : qui va faire la vaisselle ?

Parmi les chemins tracés par l'*empowerment* tel qu'il a été pratiqué historiquement, émerge celui de la conscientisation (Bacqué & Biewener 2013, 25) comme pratique préliminaire aux actions de lutte dans le contexte des mouvements féministes occidentaux dans les années 1970. Prendre conscience de sa minorisation, sur un plan individuel, permet ainsi de s'impliquer dans un groupe, puis d'en penser l'extension et le rayonnement (122-23). L'empouvoirement comme outil politique prend ainsi en compte la dimension personnelle mais ne s'y cantonne pas : dans ce cadre, le *self-care* n'aurait d'intérêt que s'il contient le germe du *mutual care* (*care* mutuel). Ainsi, il conviendrait d'ouvrir la représentation des pratiques de *self-care* au-delà de ses imaginaires maintenant solidifiés qui tiennent souvent du « *pampering* »¹⁶ personnel (massage, bain, tarot, thé). L'espace de la cuisine permet justement de considérer un spectre plus large de pratiques, et j'amorcerai ainsi mon

15 Je parle bien ici d'une figure identifiable dans la culture commune ; par ailleurs, mes expériences et ma fréquentation de jeunes (et moins jeunes) designers m'amène à penser que la profession est largement précarisée et n'est pas nécessairement synonyme de position dominante.

16 Le terme anglais « *pamper* » signifie en français « dorloter » ou « choyer ».

parcours analytique en me saisissant d'un tâche très emblématique dans l'espace de la cuisine, à la fois très dévalorisée et en même temps (peut-être pour cette raison même) absolument cruciale dans un design des pouvoirs en cuisine : la vaisselle.

J'en devine le potentiel à partir de représentations récentes, ou même de discours réactionnaires qui tendent à renvoyer les femmes (et assignées femmes) à leur « place » identifiée, dans le *care* et les travaux apparemment sans valeur. Un slogan féministe bien connu continue aujourd'hui d'être scandé en manif : « **Qui va faire la vaisselle ? Nous on fait la révolution !** ». S'il ne m'appartient pas de décider de la validité du slogan, j'ai toujours été arrêté par l'idée sous-jacente qui apparaît dans sa scansion : faire la vaisselle ou la révolution, il faut choisir ; car la révolution ne se ferait pas là où se fait la vaisselle. C'est bien dans ces multiples « faire » qu'une pratique de design peut venir pratiquer une entaille. Mona Chollet parle d'ailleurs d'un autre dilemme souvent associé à la condition domestique des femmes : l'injonction patriarcale somme ainsi la ménagère de prendre soin de son logis mais aussi d'elle-même (2012, 32 ; 2015, 188 ; 192). Si faire le ménage implique de se salir, il convient de neutraliser ces effets indésirables pour rester séduisante. Faire le ménage, se faire belle : autant de façons qui semblent retarder l'heure de *faire* autre chose – peut-être, la révolution.

En écho à ce « Qui va faire... », je rencontre une image : c'est justement dans un tarot divinatoire militant, le *Delta Enduring Tarot* publié en 2017 qu'apparaît l'image d'une femme noire trans faisant la vaisselle (fig. 1). Une telle image permet d'envisager la question du travail domestique de manière intersectionnelle, et invite à rompre avec l'image d'une cuisine aliénante pour les femmes au foyer. En effet, les femmes noires ont par leur production théorique longtemps décrit et affirmé l'espace de la cuisine comme un espace de solidarité, de fédération, dont il était heureux qu'il soit séparé des hommes, dans la mesure où cette démarcation permet de constituer des **formes de sororité** (hooks 2017[1984], 101 ; 2009, 292). La carte incarnée par cette image est celle de la Force, une arcanes majeure au sens ambigu, qui renvoie autant à la force intérieure qu'à ses excès. Cependant, le texte qui accompagne la carte sur le site Web du jeu en décrit les intentions : « *Debout à son évier, une femme transgenre racisée lave sa vaisselle. C'est sa maison et elle en a fait un sanctuaire accueillant. C'est sa vaisselle, et elle la nettoie pour elle-même. Elle est consciente de la haine juste à sa fenêtre, du flot de bigoterie qui ne cesse de balayer le Sud [...] Elle ne fuit pas. Elle*

survit et grandit »¹⁷. Cette image me semble appartenir à une archive discrète encore à composer d'images alternatives de la domesticité qui ne relèvent ni des idéalisations sucrées de la maison suburbaine et de l'indissociable famille nucléaire hétérosexuelle, ni du rejet unilatéral en vertu du motif de la « femme libérée » qui, à la manière d'une Carrie Bradshaw dans *Sex and the City*, « *utilise son four pour du stockage* »¹⁸. La série de photographies *Queers at the Kitchen* (fig. 2) me semble aussi un exemple pertinent dans la mesure où elle projette des corps habituellement invisibles, marginaux ou codés comme inadéquats dans cet espace symboliquement chargé qu'est la cuisine. Là, le lieu est détaché de ses connotations de servilité et devient un espace à expérimenter – une véritable *pièce de vie*.

Je remarquerai enfin que la carte du *Delta Enduring Tarot* constitue non seulement l'indice d'une puissance à considérer pour la designer, mais suggère aussi que les femmes qui retournent à la cuisine, ou y restent, peuvent faire de cet acte un geste profondément politique, puisqu'étant assignées homme, elles piègent l'injonction sexiste traditionnelle et en font, nous le verrons, le site de leurs transitions de genre.

¹⁷ « *Standing at the kitchen sink, a transgender woman of color is cleaning her dishes. This is her house and she has made it her cozy sanctuary. These are her dishes, and she cleans them for herself. She is well aware of the hatred outside her window, the flood of bigotry that never ceases to flow through the South. [...] She is not escaping. She is surviving and thriving. She will not be swayed out of living her best life, despite all the darkness in the world.* », sur le site du *Delta Enduring Tarot*, <http://www.deltaenduring.com>, ma traduction.

¹⁸ Dans l'épisode « *Attack of the Five Foot Ten Woman* », Saison 3, épisode 3, 2000.



FIG. 2.A | Image extraite du projet *Queer in the Kitchen*, publié par *Autostraddle.com*, consulté en 2017 : Marie, 27 ans, Collingswood, New Jersey.

Habiter la cuisine : de la cuisine-entreprise aux tambouilles hormonales

La figure de la « femme au foyer » implique que son sujet est une femme *cisgenre* au foyer. Ce sont historiquement les personnes assignées femme qui ont reçu l'injonction à habiter ce lieu et à ne faire qu'une avec lui. Comme je l'ai exposé plus haut, la cuisine occupe une place ambiguë par rapport au capitalisme : elle est à la fois en marge du fonctionnement du marché et de la production apparente de valeur ; elle en est à la fois un composant essentiel, le lieu de production d'une valeur invisible, dépréciée, mais néanmoins cruciale pour assurer la disponibilité d'autres agents sur le marché du travail (les hommes) (Jarrett 2017, 18) et la reproduction de la force de travail (par les enfants, résultat de la reproduction). Le capitalisme s'appuie ainsi sur l'invisibilisation d'une valeur domestique qu'il capte dans la mesure même où il la code comme étant sans valeur marchande. Par ailleurs, la figure de la boniche, malgré la force du stéréotype, est loin d'être univoque et participe d'une *mise en circulation* de la valeur produite à la cuisine. Dans de nombreuses fictions filmiques, la cuisine est ainsi un lieu d'autonomisation (Pandelakis 2014) où des personnages féminins dramatisent leur abandon des tabliers au profit d'armes létales. Ces fictions d'action puisent en fait dans un trope plus ancien qui désigne la cuisine comme le lieu d'une reprise en

main d'un destin. Le film *Mildred Pierce* (Curtiz 1945) est exemplaire de ce trajet : Mildred (Joan Crawford) est une femme mariée, mère de deux enfants, qui travaille à la cuisine ; lorsque son mari connaît des difficultés financières, elle déplace la valeur de son travail vers le marché en vendant ses tartes pour soutenir l'économie familiale. Plus tard, elle est abandonnée par son mari et prend un emploi de serveuse, puis rachète un restaurant pour y développer sa propre activité. L'histoire de Mildred peut être lue comme le transfert d'une valeur invisible vers l'espace public du marché. Ce récit implique aussi une forme hybride de prise de pouvoir par une femme : tandis que l'acte « faire une tarte » se déplace de la sphère intime vers l'espace public, sa valeur économique est transformée (du revenu complémentaire vers la forme achevée de l'entreprise) en même temps que la forme en acte du *care* (l'acte de nourrir est converti en acte de support économique plus large, notamment celui de ses filles Veda et Kay).

La valeur produite par Mildred en cuisine s'inscrit dans les usages et gestes traditionnels satisfaits par cette pièce de la maison. Ces pratiques peuvent être *queerisées* pour produire des formes d'*empowerment* alternatives. Ainsi, la cuisine est centrale dans de nombreux *female-run businesses* aux États-Unis, surtout dans le sillage du féminisme de la seconde vague. Contrairement au motif post-féministe¹⁹ qui veut que les femmes s'autonomisent en quittant la cuisine, il apparaît que de nombreuses femmes américaines investissent cet espace et en font même le socle de leur activité commerciale. Lynn Comella raconte ainsi dans son histoire des sex-shops féministes aux États-Unis la trajectoire singulière de Marilyn Bishara, programmeuse pour le sex-shop *Good Vibrations*, retournée en cuisine pour fabriquer ses propres dildos (Comella 2017, 124-25). À la singularité d'une trajectoire émancipatoire inversée (du travail salarié vers la cuisine), il faut ajouter que la « tambouille » ici produite décale la forme de la valeur produite en cuisine : ce n'est pas de nourrir les corps qu'il s'agit, mais de les autonomiser

¹⁹ Je parle de post-féminisme au sens proposé par Yvonne Tasker et Diane Negra dans *Interrogating Postfeminism. Gender and the Politics of Popular Culture* (2007) pour pointer les imbrications complexes à la fin du XX^{ème} siècle de la « libération » des femmes, construisant un féminisme hybride, reconfiguré pour trouver son expression dans le contexte capitaliste de l'économie de marché.

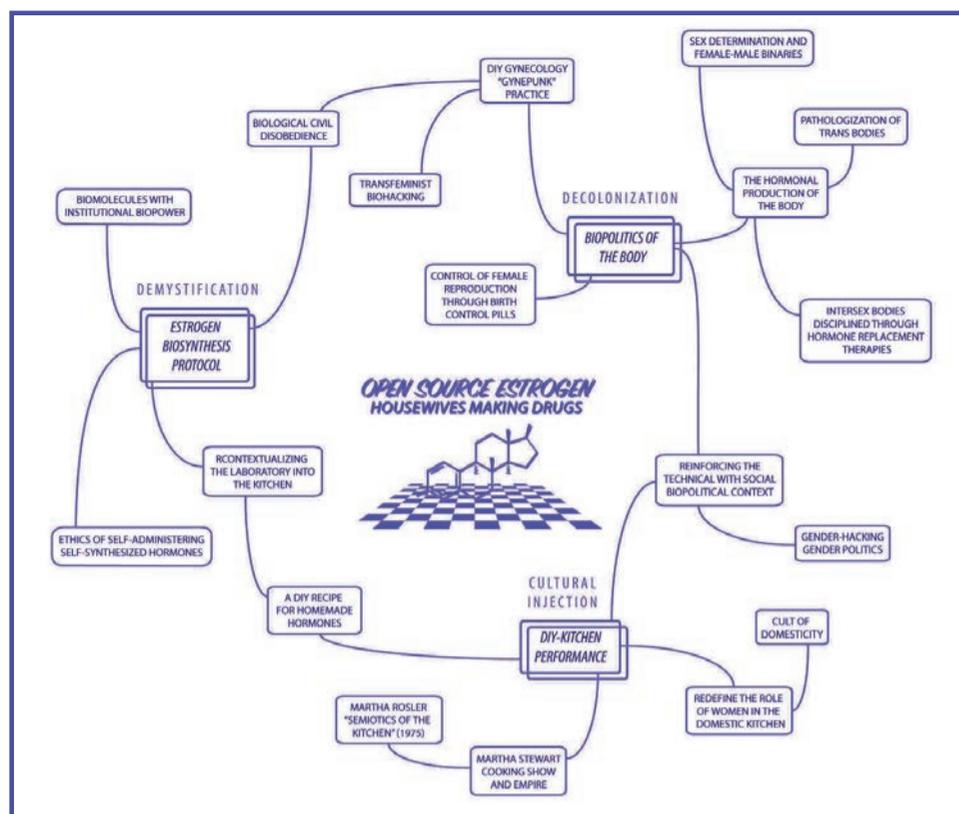


FIG. 3 | Cartographie du projet *Open Source Estrogen* par Mary Tsang, 2015

sexuellement. Dans son ouvrage, L. Comella place quelques pages après cette anecdote une image promotionnelle d'une autre entreprise, *Smitten Kitten* (130) : sa fondatrice Jennifer Pritchett pose dans une tenue qui évoque la *housewife* des années 50. Arborant une grande jupe à carreaux et un sourire éclatant, elle présente, fièrement dressés dans un plat à gratin fleuri, la série de *dildos* qu'elle propose à la vente. Investir sa cuisine pour démarrer son entreprise peut donc relever de la nécessité économique, qui impose de faire avec ce qui est immédiatement disponible et accessible. Mais cette origine de la valeur en cuisine n'est pas seulement un fait, elle irrigue aussi les récits (oraux ou en image) de ces entrepreneuses qui articulent de manière souvent ambiguë une action féministe, un militantisme pro-sexe et la nécessité de s'inscrire dans les règles du marché dans le contexte d'une économie capitaliste (Comella, 190-195).

Investir la cuisine peut enfin permettre de *queeriser* des pratiques dans une perspective féministe et anticapitaliste. Il ne s'agit pas de déplacer la valeur produite en cuisine pour la réinscrire dans un circuit marchand, mais plutôt de **court-circuiter cette trajectoire pour produire une valeur à la marge**. Les travaux de Mary Tsang (notamment *Open Source Estrogen* en 2015, ainsi que la vidéo « *Housewives Making Drugs* »)

en dessinent la possibilité en posant la question de l'accès pour les personnes trans* aux œstrogènes administrés dans le cas d'une transition hormonale²⁰. Les transitions de genre peuvent en effet impliquer des actes chirurgicaux et médicaux, dont la prise d'hormones comme les œstrogènes ou la testostérone. L'accès à ces soins est compliqué par la forme des procédures qui, dans les pays occidentaux, prend la forme d'un parcours fléché où les patient.e.s doivent prouver leur identité transgenre à des soignant.e.s cisgenre dans leur majorité (Serano, 2016[2007] 115-126 ; Jacques 2016, 222). Ce *gatekeeping*²¹, ainsi que le coût des soins et le manque d'informations à leur sujet rendent l'accès aux hormones difficile, et forcent les personnes trans* à intégrer leurs corps au circuit capitaliste de l'industrie pharmaceutique (Preciado 2008, 353-54). Dans ce contexte, Mary Tsang applique la notion de *biohacking* aux transitions de genre dans son projet *Open Source Oestrogen* qui consiste à projeter la fabrication autonome d'œstrogènes. Inspiré* par la notion du

²⁰ Je dis ici « personnes » et non « femmes trans » puisque des personnes non-binaires transféminines peuvent être amenées à prendre des œstrogènes dans le cadre de leur transition, tout comme des personnes non-binaires assignées femme peuvent prendre de la testostérone, en suivant des dosages variés et adaptés aux situations. La compréhension de la transition comme parcours linéaire d'un point à un autre fait justement partie des éléments de compréhension simplifiés à l'excès par une médecine cisnormative.

²¹ On parle de *gatekeeping* pour désigner les limites imposées aux personnes trans* et intersexes dans l'accès aux soins qu'elles et ils peuvent souhaiter dans le cadre d'une transition. Les soignant.e.s peuvent choisir de ne pas prescrire certains actes ou produits, limitant ainsi de fait le choix et l'autonomie des intéressé.e.s, ou de soumettre cet accès à certains protocoles de suivi, et même à certaines réponses précises attendues dans le cadre de ces protocoles.

biopouvoir empruntée à Foucault, iel propose des pratiques reposant sur sa formation de chimiste, autant de formes de « *désobéissance civile biotechnique* » (Tsang 2015)²². Iel affirme ainsi associer de manière transdisciplinaire la pratique du *biohacking* et le design spéculatif pour « *démystifier l'endocrinologie* » (Hay & Punjabi 2018). Parmi les dispositifs envisagés, on trouve des cultures de levures « entraînées » à produire l'hormone souhaitée ou encore des poules vivant dans des environnements contaminés par celle-ci, et dont les œufs sont en conséquence riches en œstrogènes. Ce dernier projet spéculatif implique des enjeux métaphoriques, puisque M. Tsang identifie chez les poules et les femmes cisgenre un destin commun d'« *usine organique à fabriquer des œufs* »²³. L'initiative de Tsang n'est pas isolée, et l'auteur* fait ainsi référence au projet de Ryan Hammond, *Open Source Gendercodes* (2015), qui vise à synthétiser de la testostérone à partir de plants de tabac transgéniques. Le projet de Tsang, quant à lui, repose globalement sur une triple articulation entre la démythification des protocoles scientifiques, la biopolitique des corps et une « *injection culturelle* » que Tsang localise à la cuisine (2015). Ses projections impliquent en effet des pratiques du fait soi-même (DIY, *Do It Yourself*) qui forment un champ de pratiques scientifiques amateur.

La dimension de fiction prend un tour parodique dans la vidéo « *Housewives Making Drugs* ». Le dispositif consiste ici à récupérer de l'urine et re-synthétiser les œstrogènes présents dans celle-ci, en articulant un récipient de récupération de l'urine, du gel silicate et des filtres à cigarette pour synthétiser artisanalement l'hormone. Cependant, le dispositif proposé par Tsang dans de multiples *workshops*, dont le *Open Source Estrogen* en 2015 n'est que la première itération, ne marche que de manière expérimentale. La vidéo « *Open Source Gendercodes* » en projette pourtant un fonctionnement accessible en pratiquant une référence filée aux pratiques culinaires et aux émissions télévisées de cuisine. Deux femmes trans, Jane Phoenix & Jane Renegade, présentent ce faux *show* culinaire, dont les inspirations associent la présentatrice de télévision Martha Stewart ou l'artiste expérimentale Martha Rosner (Tsang 2017). La représentation investit un registre kitsch, *camp* : les deux femmes imitent elles aussi, dans une certaine mesure, le stéréotype de la *housewife* des années 1950. La vidéo joue sur cette tension entre la forme exacerbée de la ménagère *fifties* et le propos, lui-même

²² Mary Tsang évoque cette expression sur son site, <http://magic.ooo> ; dans son mémoire de master, iel en attribue la parenté à CAE (*Critical Art Ensemble*).

²³ « *organism factory producing eggs* », ma traduction, *ibid.*

un mélange de *pop science* et de politique queer. Les deux femmes exposent leur dispositif, non sans mentionner, avec humour, la proximité de leur pratique avec la fabrication illicite de psychotropes (telle la Méthamphétamine, dite *meth*). Ce rapprochement, facilité par la polysémie du terme « *drug* » en anglais, souligne le double écart permis par la localisation du projet en cuisine : cette pièce de la maison, en étant investie pour des activités différentes de sa destination première, est en effet dissociée de l'impératif de reproduction imposé aux femmes par le système hétéronormatif et capitaliste. Deuxièmement, le décalage de sens ne constitue pas cette cuisine en page blanche. Elle reste riche de gestes, de savoirs, auxquels viennent s'en ajouter d'autres : ceux de l'autonomie corporelle. Si le dispositif n'est pas fonctionnel, il a suscité une forte adhésion, à tel point que sa créatrice a dû préciser les limites du système. Il est bel et bien possible de synthétiser des hormones à partir d'urine, mais la pratique n'est pas sans risque et produit des quantités limitées qui peuvent être insuffisantes dans le cadre d'une transition hormonale. Le projet me semble toutefois relever du **design spéculatif** au sens le plus fort du terme, puisqu'il rend si tangible sa proposition qu'elle rencontre très clairement les besoins des usager.e.s, au-delà du pouvoir de séduction de propositions « innovantes » valorisées par les discours médiatiques autour du design. Si la forme du dispositif relève d'une forme de bricolage que certain.e.s trouveront en-deçà d'un geste de designer, il faut apprécier ici la richesse visuelle mise en place et les perspectives qu'elle ouvre : entre les émissions télévisées culinaires *Pop*, le stéréotype de la ménagère *fifties*, les codes visuels du *cartoon* et la palette colorée fluo, la cuisine se révèle un véritable creuset, capable de recevoir des formes multiples d'être entre ses murs, des plus normatives aux plus *queer*. En cela, la cuisine fait archive²⁴ – une archive vivante dont les gestes et les façons s'activent pour déborder le cadre politique en place.

Un ultime exemple (mais non le dernier, dans ce cheminement en cuisine que je débute en réalité ici) me permettra de montrer comment la cuisine peut constituer un terrain de design, mais cette fois hors de ses murs. C'est un nouveau saut dans la chaîne que j'ai exposée : la valeur du produit alimentaire fabriqué en cuisine (par exemple, une tarte), sa valeur quand ce produit se déplace sur un marché ; la valeur de produits du marché qui viennent à se fabriquer en cuisine (dans mon exemple, des *dildos*) et enfin des produits dont le marché s'accapare la fabrication qui trouvent des moyens d'être fabriqués de manière plus ou moins licite (les hormones). Mon dernier exemple part cette

²⁴ Cette observation fait directement écho aux travaux de Jonathan Brouillon-Chevalier, étudiant.e du master DTCT dont j'ai dirigé les travaux.

fois du bureau, forme contemporaine du lieu de travail dans les pays occidentaux et occidentalisés. Sur *YouTube*, Ms. Yeah, employée chinoise, montre par de courtes vidéos comment elle *hacke* son espace de travail pour cuisiner son repas du midi. Les propositions sont ambitieuses et prennent une forme quasi spectaculaire : la boîte métallique d'un PC devient un support à cuire des crêpes, le tiroir de bureau un four et le ventilateur un élément pour hacher des ingrédients. Ici, la cuisine s'invite dans un lieu dont elle constitue normalement l'envers ; la forme de la pratique culinaire, ambitieuse, soignée, peut-être pas gastronomique mais très approfondie, contraste avec l'exigence contemporaine de la productivité au travail, qui impose des pauses déjeuner courtes et des typologies d'aliments qui peuvent rendre inutile la notion même de pause. C'est aussi une forme de *care* qui se révèle ici : en refusant de mal se nourrir, ou de se nourrir selon les modalités imposées par le cadre normatif de l'entreprise, Ms. Yeah dessine quelque chose de résistant, déviant, dans cet espace du bureau où s'invitent des bouillons, des flammes, de la fumée. Ces signes visuels convoquent, en plus de la domesticité, **le fantôme de l'usine et ses modes de production « chauds »** dans un espace tertiarisé « froid » où la valeur produite par les corps est toujours menacée d'externalisation (pour être reversée sur une main d'oeuvre moins coûteuse, ou des systèmes intelligents comme les IA).

De Mildred Pierce aux *Housewives Making Drugs*, en passant par les pratiques de cuisine sans cuisine de Ms. Yeah, la pièce cuisine est le territoire à partir duquel se tissent des façons d'être autonome, et où émerge une relation singulière au travail, et donc à la mise au travail du corps - un corps qui en travaillant à s'autonomiser, prend soin de lui-même. Travail et valeur du travail sont ici l'objet d'un *reclaim* : ils ne sont plus invisibles, ne sont productifs que de biais et tracent une ligne de pouvoir alternative dès lors qu'ils permettent à chacun.e de conscientiser sa propre valeur. *S'empouvoier* ne signifie pas quitter la cuisine pour se réaliser sur une place concurrentielle de marché,

mais plutôt *occuper* cet espace, l'habiter pleinement pour y trouver le pouvoir d'être. Ces gestes d'empouvoierement aussi, d'une certaine manière, le design, en le faisant muter de l'injonction à *aménager* vers le *ménage* : c'est presque une définition faible²⁵ de la discipline qui émerge, dès lors que ce n'est plus le designer qui aménage, mais l'usager.e qui en produisant des formes de *care*, *se ménage* ou approche son terrain avec *ménagements*.

S'empouvoier à la cuisine ?

J'ai commencé cet essai en parlant d'un fait d'actualité et des réactions collectives à celui-ci. Fidèle à l'intention de cet article consistant à amorcer une cartographie, je vais tâcher de regarder une dernière fois ce paysage de la cuisine, en guise de conclusion — une manière de me retourner sur le chemin parcouru. J'ai parlé de l'impasse que peut éventuellement constituer le *self-care* comme stratégie politique. Comme la philosophie du « chacun fait sa part » chère à Pierre Rabhi et ses suiveurs invisibilise les rapports de pouvoir qui préexistent à une situation de crise, fétichiser des pratiques de *care* comme actes politiques présente le risque de surinvestir des comportements individuels qui participent plutôt de formes de dépolitisation. Aussi, je tâcherai d'être prudent concernant tout jugement visant à signaler la politicalité du *self-care* : si des actes du soin de soi peuvent revêtir une dimension collective, le récit qui associe les deux, comme le récit du colibri cher à P. Rabhi, peut faire figure de fiction justifiant paradoxalement le désengagement. C'est la **dimension processuelle de l'empowerment** qui m'a paru la plus importante, surtout dans une conversation visant à établir son lien au design, puisque cette discipline repose sur la pratique du projet, et donc sur le test

²⁵ Cette observation rejoint celle de Émeline Brulé & Tiphaine Kazi-Tani qui parlent quant à iels d'un « devenir-mineur du design » (« *Becoming-Minor of design* », 2015).

continu d'hypothèses mises en friction avec un contexte donné.

Après avoir annexé la politique au *care*, un second danger nous guette : celui d'imaginer qu'être *queer* en cuisine suffit à queeriser celle-ci. Sam Bourcier a bien montré comment le contexte du foyer peut constituer la base d'une assimilation normalisante des gays et des lesbiennes, notamment lorsqu'il mentionne la fin du « *Double Income No Kids* »²⁶ au profit de formes familiales imitant la cellule hétérosexuelle dans *Homo Inc* (2017, 21), autant de migrations culturelles et sociales qui poussent à « *performer le bon homo* » (187). Les propos de S. Bourcier sont également précieux dans la mesure où ils s'inscrivent dans une tradition intellectuelle visant, depuis le mouvement *Wages for Housework*, à rendre à la *housewife* sa place centrale de « *houseworker* » (20) et non à la « revaloriser », puisque, nous l'avons vu, cette valeur existe bel et bien et soutient même de manière importante l'économie capitaliste. L'enjeu consiste plutôt à cesser d'invisibiliser cette valeur, y compris dans des discours a priori militants qui, pris au piège d'invectives sexistes, s'empouvoierent de dire que les femmes ont quitté la cuisine depuis longtemps, en rendant ce départ synonyme de libération.

S'il a été bénéfique de placer au premier plan la dimension de processus de l'empouvoierement, peut-être faut-il revenir au pouvoir lui-même. Dans leur dictionnaire des intraduisibles (*Dictionary of Untranslatables - A Philosophical Lexicon*, 2014), B. Cassin, E. Apter, J. Lezra, et M. Wood évoquent l'étymologie du mot « *power* », pointant à la fois la racine indo-européenne *-poti*, qui désigne le chef d'une famille, d'un clan, d'un groupe (812) et la racine grecque *despotês* [δεσπότης], qui a donné le nom anglais « *spouse* » (époux/épouse) et signifie « maître de la maison » (« *master of the house* »). S'empouvoier commencerait à la cuisine dans la mesure où le pouvoir commence avec/à la maison. Le terme « *empowerment* », s'il renvoie au pouvoir en train d'être acquis, doit aussi être repensé comme *pouvoir sur*, et donc sur notre environnement, et en premier lieu celui de la vie intime et domestique. S'empouvoier, dans cette perspective reconsidérée, ne viserait pas à étendre un territoire, mais à recréer les liens avec un déjà-là. C'est ici que des pratiques de design offrent des outils pertinents. Historiquement, le design a déjà plusieurs fois constitué un trait d'union entre la cuisine et l'usine, par exemple lorsque Catherine Beecher empruntait au taylorisme ses méthodes et les proposait à la ménagère dans une cuisine équipée car rationalisée (Midal 2013). Aujourd'hui, le design joue un rôle crucial dans le déplacement du labeur de la cuisine personnelle vers les cuisines

professionnelles et les systèmes de livraison à domicile, notamment en contribuant à la constitution de plateformes de livraison de plats comme *Deliveroo* ou *UberEats*. Ici émerge un terrain pour un macro-projet collectif : replacer le *care* intime, individuel, dans nos cuisines, de façon à constituer des espaces autonomes, sur les plans de l'énergie, du savoir et des corps - en rupture avec la minorisation des personnes toujours d'actualité, n'en déplaise à celles et ceux qui se félicitent d'avoir quitté la cuisine. Se faire ménagère, se faire boniche : ces figures dépréciées, socialement mineures et minorisées constituent autant d'espaces à réinvestir, dans la mesure même où les investir revient à ne pas laisser ce labeur invisibilisé glisser vers d'autres corps (le cuisinier.e précaire, le livreur/se à vélo). Le souci de soi ou *self-care* à la maison se doublerait alors d'un soin de l'autre ou *mutual care*. Ici se dessine peut-être un pouvoir qui n'implique pas de léguer son oppression, et pour penser, **depuis la vaisselle, d'autres formes de révolution.**



FIG. 2.B | projet *Queer in the Kitchen*, 2017 : An Sasala, 24 ans, Lawrence, Kansas ; Reneice Charles, 28 ans, Los Angeles.

NDLA : Les images ont été traitées pour correspondre au registre graphique du tract.



FIG. 4 | Photogramme de la vidéo « *Housewives Making Drugs* », 2017.

²⁶ Littéralement, « double salaire sans enfants ».

Bibliographie : ouvrages, chapitres, articles

AHMED, Sara. 2014. « Selfcare as Warfare ». *Feministkilljoys* (blog). 25 août 2014. <https://feministkilljoys.com/2014/08/25/selfcare-as-warfare/>

ANDERSON, Bridget. 2000. *Doing the Dirty Work? The Global Politics of Domestic Labor*. Londres ; New York : Zed Books.

BACQUÉ, Marie-Hélène & Carole BIEWENER. 2013. *L'empowerment, une pratique émancipatrice*. Paris : La Découverte.

BOURCIER, Sam. 2017. *Homo Incorporated : Le triangle et la licorne qui pète*. Paris : Cambourakis.

BOUTHIER, Anaëlle. 2015. « Design de soin et milieu hospitalier : la conception de l'Espace de ressourcement au CHU de Toulouse ». Thèse sous la direction de Christine Bignet et Isabelle Alzieu, soutenue le 9 novembre 2015, Université Toulouse – Jean Jaurès. <http://www.theses.fr/2015TOU20105>

BRULÉ Émeline & Tiphaine KAZI-TANI. 2015. « Disputing Ergonomics, Deconstructing Users. A Queer Perspective on Design », Design History Society, San Francisco, United States, [en ligne sur HAL], <hal-01246059>

BRUNO, Giuliana. 2002. *Atlas of Emotion: Journeys in Art, Architecture, and Film*. Londres, New York : Verso.

CASSIN, Barbara, Emily APTER, Jacques LEZRA, et Michael WOOD. 2014. *Dictionary of Untranslatables – A Philosophical Lexicon*. Oxford : Princeton University Press.

CHOLLET, Mona. 2012. *Beauté fatale. Les nouveaux visages d'une aliénation féminine*. Paris : La Découverte.

CHOLLET, Mona. 2015. *Chez soi. Une odyssee de la vie domestique*. Paris : Zones.

COMELLA, Lynn. 2017. *Vibrator Nation: How Feminist Sex-Toy Stores Changed the Business of Pleasure*. Durham : Duke University Press.

DENOUAL, Fabienne & Saul PANDELAKIS (publié sous le nom de Pia). 2017. « Réécrire le monde : le design face aux fictions consensuelles ». *Revue française des sciences de l'information et de la communication*, no. 10, janvier, [en ligne], <https://doi.org/10.4000/rfsic.2591>

DE LAURETIS, Teresa. 2001. « Queer Theory. Lesbian and Gay Sexualities: An Introduction », *differences: A Journal of Feminist Cultural Studies*, vol. 3, no. 2 (été), pp. iii-xviii.

FALUDI, Susan. 2006[1991]. *Backlash: The Undeclared War Against American Women*. New York : Broadway Books.

FOUCAULT, Michel. 1994[1984]. *Histoire de la sexualité, tome 3 : Le souci de soi*. Paris : Gallimard.

GLENN, Evelyn Nakano. 2010. *Forced to Care: Coercion and Caregiving in America*. Harvard University Press.

GUÉTAT-BERNARD, Hélène, et Nathalie LAPEYRE. 2017. « Les pratiques contemporaines de l'empowerment. » *Cahiers du Genre*, vol. 2, no. 63, p. 5-22.

HACHE, Émilie, Catherine LARRÈRE & Emilie NOTÉRIS (dir.). 2016. *Reclaim : Recueil de textes écoféministes*. Paris : Cambourakis.

HACHE, Émilie. 2007. « La responsabilité, une technique de gouvernementalité néolibérale ? ». *Raisons politiques*, no. 28, p. 49-65, [en ligne], <https://doi.org/10.3917/rai.028.0049>

HOOKS, bell. 2017[1984]. *De la marge au centre : Théorie féministe*. Traduit par Noomi B. Grüsigg. Paris : Cambourakis.

HOOKS, bell. 2009. *Belonging: A Culture of Place*. New York : Routledge.

HUYGHE, Pierre-Damien. 2014a. *À quoi tient le design* : 6 volumes. Fascicule « Entretiens ». Saint-Vincent de Mercuze : De l'incidence éditeur.

———. 2014b. *À quoi tient le design* : 6 volumes. Fascicule « Le design comme prudence - Séminaire ». Saint-Vincent de Mercuze : De l'incidence éditeur.

———. 2014c. *À quoi tient le design* : 6 volumes. Fascicule « Poussées techniques et conduites de découvertes ». Saint-Vincent de Mercuze : De l'incidence éditeur.

———. 2014d. *À quoi tient le design* : 6 volumes. Fascicule « Sociétés, services, utilités ». Saint-Vincent de Mercuze : De l'incidence éditeur.

———. 2014d. *À quoi tient le design* : 6 volumes. Fascicule « Travailler pour nous ». Saint-Vincent de Mercuze : De l'incidence éditeur.

IBOS, Caroline. 2012. *Qui gardera nos enfants ? : Les nounous et les mères*. Paris : Flammarion.

JACQUES, Juliet. 2016. *Trans: A Memoir*. Reprint. Londres ; Brooklyn, NY : Verso.

JARRETT, Kylie. 2017. « Le travail immatériel dans l'usine sociale : une critique féministe ». Traduit par Florian Vörös et Héloïse Noisette. *Polì*, no.13, numéro sous la direction de Florian Vörös, Nelly Quemener, et Christophe Magis, p. 12-25.

* LAMBERT, Léopold. 2018. « Proletarian Fortresses. Introduction », *The Funambulist*, no. 16, mars-avril, p. 10-13.

8 LIGER, Philippe & Gaëlle ROHOU. 2016. *L'empowerment - Donner aux salariés le pouvoir d'initiative*. Paris : Dunod.

T LORDE, Audre. 1988. *A Burst of Light: Essays*. Firebrand Books.

MACÉ, Marielle. 2017. *Sidérer, considérer : Migrants en France*, Éditions Verdier.

sur instagram • @saulpandelakis | saulpandelakis.com

MANZINI, Ezio. 2015. *Design, When Everybody Designs: An Introduction to Design for Social Innovation*. Traduit par Rachel Coad. Cambridge, Massachusetts : The MIT Press.

MIDAL, Alexandra. 2013. *Design, l'anthologie : 1841-2007*. Saint-Étienne : Cité du Design.

MOUJOD, Nassima & Jules FALQUET. 2010. « Cent ans de sollicitude en France — Domesticité, reproduction sociale, migration & histoire coloniale », *Agone*, no. 43, juin, p. 169-195.

NELSON, Maggie. 2016. *The Argonauts*. Londres : Melville House UK.

PANDELAKIS, Saul (publié sous le nom de Pia). 2011. « Charly Baltimore – Le dilemme de l'héroïne domestique ». In *Le Heros Était une Femme. le Genre de l'Aventure*, édité par Loïse Bilat et Gianni Haver, Antipodes.

PIEPZNA-SAMARASINHA, Leah Lakshmi. 2018. *Care Work: Dreaming Disability Justice*. Arsenal Pulp Press.

PRECIADO, Paul (publié sous le nom de Beatriz). 2008. *Testo Junkie : Sexe, drogue et biopolitique*. Paris : J'ai lu.

SERANO, Julia. Whipping Girl. 2016[2007]. *A Transsexual Woman on Sexism and the Scapegoating of Femininity*. Berkeley : Seal Press.

SOTTASS, Ettore. 2013[1973]. « Tout le monde me dit que je suis méchant », In *Design, L'Anthologie : 1841-2007*, édité par Alexandra Midal, Saint-Étienne : Cité du Design. Publié à l'origine sous le titre « *Mi diconno che sono cattivo* », *Casabella* no. 376, 1973.

TABET, Paola. 2012. *La grande arnaque : Sexualité des femmes et échange économique-sexuel*. Paris : L'Harmattan.

TRONTO, Joan C. 1993. *Moral Boundaries: A Political Argument for an Ethic of Care*. Londres : Psychology Press.

TSANG, Mary. 2017. « Open Source Estrogen: From biomolecules to biopolitics... Hormones with institutional biopower », mémoire de master (master Media Art & Science) soutenu au Massachusetts Institute of Technology (MIT), sous la direction de Hiromi Ozaki.

WITTIG, Monique. 2013[1992]. *La pensée straight*. Paris : Éditions Amsterdam.

Revue de Presse

ATTIAH, Karen. 2016. « Opinion | Self-Care Tips for Those Who Are Terrified of Trump's Presidency ». *Washington Post*, 12 novembre 2016. <https://www.washingtonpost.com/blogs/post-partisan/wp/2016/11/12/self-care-tips-for-those-who-are-terrified-of-trumps-presidency/>

BODOC, Clémence. 2016. « L'empouvoirement, le concept féministe qui manquait à la langue française ». *madmoiZelle.com*, juin. <http://www.madmoizelle.com/empouvoirement-empowerment-definition-566369>

DREYFUSS, Emily. 2016. « The Critical Role of Self-Care for Handling Post-Election Stress ». *Wired*, 11 octobre. <https://www.wired.com/2016/11/critical-role-self-care-handling-post-election-stress/>

FERNANDEZ RIOU, David. 2017. « Le management par l'empowerment ou comment (re)trouver de la performance dans son organisation ». *lesechos.fr*, 21 avril. <https://www.lesechos.fr/idees-debats/cercle/cercle-169146-le-management-par-lempowerment-ou-comment-retrouver-de-la-performance-dans-son-organisation-2081473.php#Xtor=AD-6000>

FIRKSER, Rebecca. 2018. « Why Are People So Mad at This Chai Company? » Blog de *myrecipes.com* : *Extra Crispy*. 29 mars 2018. <https://www.myrecipes.com/extracrispy/why-are-people-mad-at-this-chai-company>

HAY, Mark, et Rajul PUNJABI. 2018. « This Biohacker Is Trying to Help People Make Their Own Estrogen ». *Tonic* (blog). 22 mars 2018. https://tonic.vice.com/en_us/article/xw7z4j/hacking-diy-estrogen-hormones-trans-people

KISNER, Jordan. 2017. « The Politics of Conspicuous Displays of Self-Care ». *The New Yorker*, 14 mars. <https://www.newyorker.com/culture/culture-desk/the-politics-of-selfcare>

LANEIA. 2017. « PHOTO GALLERY: Queer in the Kitchen ». *Autostraddle*. 27 janvier. <https://www.autostraddle.com/photo-gallery-queer-in-the-kitchen-367133/>

MAMONE, Tris. 2018. « Self-Care Is An Act Of Political Warfare ». *Huffington Post*, 26 octobre. https://www.huffingtonpost.com/entry/opinion-self-care-trans-trump-us_5bd1ce2ae4b0a8f17ef52e79

RUPIAH, Kiri. 2017. « Oh Lordey, Self-Care as Warfare ». *The M&G Online*. 15 juin. <https://mg.co.za/article/2017-06-15-00-oh-lordey-self-care-as-warfare/>

SCHUESSLER, Jennifer. 2018. « Hoaxers Slip Breastaurants and Dog-Park Sex Into Journals ». *The New York Times*, 5 octobre. <https://www.nytimes.com/2018/10/04/arts/academic-journals-hoax.html>

TOLENTINO, Jia. 2017. « The Year That Skin Care Became a Coping Mechanism ». *The New Yorker*, 18 décembre. <https://www.newyorker.com/culture/cultural-comment/the-year-that-skin-care-became-a-coping-mechanism>

WANSHEL, Elyse. 2016. « Hillary Clinton Is Seen In The Woods So Often, Twitter Thinks She Lives There ». *Huffington Post*, 29 novembre. https://www.huffingtonpost.com/entry/twitter-hillary-clinton-lives-woods_us_583de4e2e4b0c33c8e128690

WARD, Nick. 2018. « How to self-care in the Age of Trump: 45 daily acts to stay sane in the chaos and madness ». *Medium*, 17 juillet. <https://medium.com/@jnicholas.ward/how-to-self-care-in-the-age-of-trump-45-acts-of-daily-kindness-and-healing-a43a94a9c7f6>